



## AUBE d'Arthur RIMBAUD

J'AI EMBRASSÉ L'AUBE D'ÉTÉ.  
RIEN NE BOUGEAIT ENCORE AU FRONT DES PALAIS.  
L'EAU ÉTAIT MORTE. LES CAMPS D'OMBRES NE QUITTAIENT PAS LA ROUTE DU BOIS.  
J'AI MARCHÉ, RÉVEILLANT LES HALEINES VIVES ET TIÈDES, ET LES PIERRERIES REGARDÈRENT,  
ET LES AILES SE LEVÈRENT SANS BRUIT.  
LA PREMIÈRE ENTREPRISE FUT, DANS LE SENTIER DÉJÀ EMPLI DE FRAIS ET BLÈMES ÉCLATS,  
UNE FLEUR QUI ME DIT SON NOM.  
JE RIS AU WASSERFALL BLOND QUI S'ÉCHEVELA À TRAVERS LES SAPINS :  
À LA CIME ARGENTÉE JE RECONNUS LA DÉESSE.  
ALORS JE LEVAI UN À UN LES VOILES. DANS L'ALLÉE, EN AGITANT LES BRAS.  
PAR LA PLAINE, OÙ JE L'AI DÉNONCÉE AU COQ.  
A LA GRAND'VILLE ELLE FUYAIT PARMİ LES CLOCHERS ET LES DÔMES,  
ET COURANT COMME UN MENDIANT SUR LES QUAIS DE MARBRE,  
JE LA CHASSAIS.  
EN HAUT DE LA ROUTE, PRÈS D'UN BOIS DE LAURIERS,  
JE L'AI ENTOURÉE AVEC SES VOILES AMASSÉS, ET J'AI SENTI UN PEU  
SON IMMENSE CORPS. L'AUBE ET L'ENFANT TOMBÈRENT AU BAS DU BOIS.  
AU RÉVEIL IL ÉTAIT MIDI.